

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de M. Jean-Claude Casanova (séance du lundi 17 octobre 2005)

**Pierre Messmer :** L'exercice dont vous avez parlé à propos de l'armée allemande était largement pratiqué dans la 8<sup>e</sup> armée britannique, entre 1940 et la fin de 1942, non seulement par certains commandants en chef mais aussi par certains officiers de troupe. On ne pouvait échapper à ce genre de supputation, en juillet 1942, quand Rommel arrive à El Alamein, après une offensive qui a duré deux mois ; il ne lui reste alors que 50 chars sur les 500 qu'il avait au début de son offensive. Il est arrêté à El Alamein par deux divisions Anzac (Australie-Nouvelle-Zélande), l'une, qui vient d'être rameutée de Syrie, de Jordanie et d'Irak, et l'autre, qui vient de débarquer. L'Afrika Korps épuisé ne put passer. Mais s'il avait disposé de 10 divisions, il serait passé à coup sûr, d'autant plus que l'opinion publique du Moyen-Orient, que nous ressentions tous, lui était favorable. Au Caire, il n'y avait pas une seule maison qui ne disposait d'un drapeau à croix gammée prêt à être arboré. Je rappelle d'ailleurs que l'Égypte était pays neutre et que Le Caire brillait la nuit de tous ses feux.

En ce qui concerne l'Irak, les Anglais en avaient été à moitié chassés en 1941 par Rachid Ali. Ainsi, si Rommel était passé à El Alamein, tout le Moyen-Orient serait rapidement tombé. C'était un sujet de conversation très sérieuse entre les combattants dont j'étais.

Pour la petite histoire, je rajouterai à vos uchronies une uchronie amusante. En novembre 1942, un certain nombre de mes camarades se sont mis à réfléchir sur ce qui se passerait si le Maréchal Pétain prenait l'avion pour atterrir à Alger.

\*  
\* \*

**Jean Baechler :** Vous avez, me semble-t-il, distingué deux genres d'uchronie, un premier genre que j'appellerai d'amusement et qui permet à certains de briller en société, plus ou moins en fonction de l'imagination et de la science – Il convient de préciser que ce genre d'amusement ne conduit pas très loin parce que si l'on change UN événement, la chaîne d'événements consécutive à ce changement change aussi et, par conséquent, on ne peut rien prédire, on ne peut pas construire d'histoire alternative. C'est du reste pour cette raison que je trouve le livre de Renouvier *Uchronie* un des livres les plus absurdes qui soient car il est intrinsèquement contradictoire.

Le deuxième genre d'uchronie est le genre sérieux, le genre weberien. C'est le genre pratiqué par tout historien qui prétend aller au-delà de la chronique et qui prétend expliquer les événements. On ne peut faire autrement, pour peser les facteurs entre eux, que de les faire varier, et donc de procéder par des « si ». Toutefois, l'historien ne le fait pas pour prédire l'avenir, car il se heurte à l'impossibilité de produire la moindre histoire alternative en raison de l'infinité du champ des possibles. S'il procède par des « si », c'est uniquement pour expliquer le passé.

Mais n'existe-t-il pas un troisième genre d'uchronie ? Il s'agirait d'événements simultanément décisifs, mais pour des histoires de très grande ampleur et pour lesquelles la décision connaissait au moins une alternative équiprobable. Cela signifie que, pour ces événements, on devrait pouvoir démontrer que « cela » aurait pu effectivement être décidé différemment et que cette décision différente aurait eu des conséquences à très long terme, circonscrivant un champ de possibles tout à fait différent de celui qui l'a été. En illustration, je me contenterai de citer trois exemples qui me frappent depuis longtemps.

La date la plus décisive de l'histoire de l'humanité est, à mon sens, 9 après Jésus Christ. Trois légions romaines de Varus sont alors écrasées, dans le Teutoburger Wald, par un chef de bande germanique. La conséquence fut qu'Auguste décida d'abandonner la conquête de l'Europe. Or, les légions romaines étaient sur l'Elbe et il y avait eu des reconnaissances sur l'Oder. Autrement dit, la conquête de l'Europe par Rome était en bonne voie. Auguste aurait pu décider

autrement. Lui ou un successeur, tel Tibère, aurait pu décider d'avancer la réforme de Dioclétien et de considérer que l'empire romain était une construction politique absurde et qu'il fallait le scinder en deux ; il aurait pu laisser l'Orient à sa propre destinée et se concentrer sur l'Europe. Tout cela était tout à fait possible, comme l'histoire nous l'a montré beaucoup plus tard. Si l'empereur romain avait effectivement choisi cette issue, cela aurait totalement changé l'histoire de l'Europe et, par voie de conséquence, l'histoire du monde.

Deuxième uchronie plausible : au sortir de la féodalité, on voit se reconstituer des principautés et des royaumes presque partout en Europe. A partir de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et au long du XIV<sup>e</sup>, on voit ainsi se dessiner petit à petit le futur concert des nations d'Europe. Or, brutalement, entre 1425 et 1450, le royaume d'Allemagne, qui était en voie de constitution banale, cesse d'être construit. Au lieu d'avoir UNE Allemagne, on a DES Allemagne, ce qui instaure un vide au centre de gravité géostratégique de l'Europe. Ce phénomène a eu pour conséquence de bouleverser pour des siècles les relations internationales, avec des conséquences dans tous les domaines.

Mon troisième exemple est celui de la guerre de Sécession. Les Confédérés auraient pu gagner. Ils n'étaient pas obligés de garder l'esclavage, véritable absurdité économique. Autrement dit, ils auraient pu être plus riches, mieux armés et donc plus forts. S'ils avaient gagné, il n'y aurait pas eu les Etats-Unis d'Amérique et la face du monde, en ce moment-même, en serait changée, car la probabilité était très forte que la Russie devînt alors une puissance hégémonique à l'échelle planétaire.

Le troisième genre d'uchronie que je viens de tenter de définir me semble aller plus loin que les deux genres que vous avez distingués car il fait appel à l'imagination à la fois de l'historien, du sociologue et du philosophe.

\*  
\* \*

**Henri Amouroux :** Permettez-moi d'ajouter un « si » à vos « si ». Si Mussolini, par vanité, le 10 juin 1940, n'avait pas déclaré la guerre à la France et à l'Angleterre, Hitler aurait pu gagner la guerre contre la Russie. En effet, à ce moment-là, si l'Italie n'avait pas déclaré la guerre, Hitler n'aurait pas eu besoin de venir au secours de l'Italie, ni donc d'attaquer la Grèce et la Yougoslavie en 1941 ; il n'aurait pas perdu ses troupes parachutistes en Crète et il n'aurait pas été contraint de retarder de deux mois son offensive contre la Russie. Au lieu d'attaquer en mai, comme il l'avait prévu, il a attaqué le jour anniversaire de l'attaque de Napoléon – avec le même résultat.

On peut évidemment émettre beaucoup d'autres hypothèses. Par exemple, si Churchill, au mois de mai 1940, avait répondu favorablement aux demandes pathétiques de Paul Reynaud et du général Weygand et avait envoyé l'aviation anglaise en France pour aider l'armée française, il est vraisemblable que cette aide n'aurait pas suffi et qu'en outre l'Angleterre n'aurait plus eu d'aviation pour se défendre quelque temps plus tard.

Et si un officier allemand n'avait pas poussé de la jambe, sous une table, un paquet qui le gênait, Hitler n'aurait-il pas été tué par la bombe qui lui était destinée ? Que se serait-il alors passé ?

\*  
\* \*

**Alain Besançon :** Pour ce qui est des prophéties, je n'en connais que deux qui soient exactes, formulées toutes les deux en 1913, l'une pessimiste par un ministre du Tsar du nom de Durnovo qui a annoncé au souverain exactement ce qui se passerait s'il entraînait en guerre, et l'autre optimiste par Pilsudski qui a annoncé la ruine des trois empires et l'indépendance de la Pologne.

Pour en revenir à l'uchronie, les points de vue sont partagés entre ceux qui disent « ça n'aurait rien changé » et ceux qui disent « ça pouvait changer à tout moment ». La première attitude

intègre les hasards alors que la seconde leur donne leur pleine force. La première consiste à considérer les choses de très haut alors que la seconde les considère de près. La première est caractéristique des idéologues et des philosophes de l'histoire alors que la seconde est celle des historiens de métier.

Dès l'instant que l'on accepte le hasard – très mystérieux quand il s'agit de la décision d'un homme car on ne sait jamais ce qui se passe dans la tête d'un homme – il faut l'accepter continuellement, à chaque instant, car le hasard est permanent. Henri Amouroux nous a expliqué qu'à cause de Mussolini, Hitler avait lancé son offensive contre la Russie deux mois trop tard. Mais il a fallu bien d'autres hasards. Il a fallu que Sorge l'assure que les Japonais n'entreraient pas en guerre. Il a fallu que le mauvais temps arrive plus tôt que d'habitude. Il a fallu que soit contrariée par Hitler la décision de l'état-major de foncer sur Moscou. Il a fallu que Staline accepte de mettre de côté le programme bolchevique. Il a fallu que les armes soviétiques soient bonnes...etc, etc...

L'histoire déterministe se divise en plusieurs courants. L'un athée, marxiste, représenté par exemple par Plekhanov, intègre toutes les différences et soutient que toutes les voies mènent nécessairement au communisme. L'autre, croyant, qui, comme chez Bossuet, s'appuie sur une vision providentielle et s'arrête au présent comme à la fin heureuse de l'histoire. L'histoire déterministe peut, en fonction de l'idéologie que l'on adopte, être désespérée ou optimiste. Plekhanov et Bossuet étaient tous deux optimistes, chacun à leur façon.

Quant à l'histoire aléatoire, elle est en principe désespérée, car elle considère que tout est vanité, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que tout recommence indéfiniment à l'aveugle, dans « un cauchemar dont on ne peut se réveiller » (Joyce) . Mais elle est peut être également animée par une espérance. Le premier des historiens qui a vraiment pensé la philosophie de l'histoire, Augustin, a laissé place à la fois à l'aléa et à une transcendance intégrative des aléas, reposant sur la seule espérance, si bien qu'il a pu inspirer à la fois le Bossuet providentialiste et le Pascal du nez de Cléopâtre.

\*  
\* \*

**Raymond Boudon** : Ne faut-il pas distinguer deux types d'histoire avec des « si » ? Il y a le cas où le possible auquel on compare le réel ne pouvait pas, par la force des choses, coexister avec le réel : que se serait-il passé si la Grande Peste n'avait pas eu lieu ? – Mais elle a eu lieu. Dans son admirable ouvrage, l'historien de Chicago William McNeil, pose fort bien le problème en montrant les conséquences de la Grande Peste et en attirant l'attention sur le fait que le devenir historique n'est pas dû seulement à des facteurs économiques, technologiques et politiques.

Le deuxième cas est celui où le possible auquel on confronte le réel est en fait réalisé, mais ailleurs ou en d'autres temps. On parle alors d'analyse comparative. Cette catégorie est illustrée par des questions simples telles que : « que se passerait-il si les universités françaises étaient autonomes ? » ou « que se passerait-il si le mode de scrutin était différent de ce qu'il est ? ».

Cela m'amène à vous demander si ce second type d'histoire avec des « si » n'est pas à l'origine de la différenciation de plus en plus nette qui s'opère à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle entre l'histoire et les sciences sociales. En effet, si l'on réfléchit à ce qu'il y a de commun entre les grands noms des sciences sociales, on s'aperçoit que l'analyse comparative est le dénominateur commun à Montesquieu, Spencer, Tocqueville, Weber, Durkheim etc. Le plus net sur ce point était sans doute Tocqueville qui a écrit : « Quiconque n'a jamais vu que la France ne comprendra jamais rien, j'ose le dire, à la Révolution française. »

\*  
\* \*

**Bertrand Saint-Sernin :** Vous ai-je bien compris en pensant que l'histoire la plus scientifique est nécessairement une histoire avec des « si » ? Dans cette perspective, je m'étonne que vous n'ayez pas fait allusion à Thucydide et à *La Guerre du Péloponnèse*, véritable histoire avec des « si » puisque les 37 ou 39 discours énoncent ce que les principaux acteurs ont l'intention de réaliser. Lorsque l'on confronte ces discours avec le récit, on s'aperçoit que ce qui est advenu n'était pas du tout ce que les acteurs avaient souhaité ou redouté.

Par ailleurs, j'ai l'impression qu'il y a deux types de « si » chez Thucydide. Il y a un « si » potentiel qui anime les responsables militaires et politiques au moment où ils déclarent ce qu'ils vont faire. Mais, à un moment donné, le « si » potentiel devient un « si » contrefactuel et irréel - par un mécanisme dont j'aimerais que vous m'expliquiez comment il opère.

\*  
\* \*

**Michel Crozier :** Les exemples que vous avez choisis sont des exemples de pouvoir militaire. On en revient toujours à eux parce que la logique y est claire et que l'on a l'impression que l'on gagne ou que l'on perd. C'est autour de cela que l'on peut élaborer la réflexion stratégique. En revanche, quand on sort du problème militaire, les choses deviennent très complexes. Est-ce que l'uchronie peut encore être utilisée dans ce cas ? Je le crois, mais dans une perspective tout autre, qui n'est plus strictement historique dans le sens d'explication de ce qui aurait pu se passer, mais qui constitue une approche utile pour tous ceux qui doivent prendre une décision.

\*  
\* \*

**Jacques Dupâquier :** C'est un jeu très amusant, mais aussi très stérile que de faire l'histoire avec des « si ». Pourtant, on ne peut en rester là. Il est en effet impossible d'admettre que rien n'aurait changé si tel événement ne s'était pas produit. Ainsi ai-je entendu soutenir que si Napoléon avait péri à Brienne, on aurait eu un autre Napoléon. Je ne le crois pas. L'Europe n'aurait certainement pas été ce qu'elle a été.

Observons que la question a été éludée par plusieurs écoles historiques. Pour les marxistes, seule compte l'opposition entre la base et la superstructure, et les événements historiques sont considérés sans effet sur la base ; la mort prématurée de Napoléon, par exemple, n'aurait pas modifié l'histoire de la société française. L'école des Annales, au moins à ses débuts, a un peu emboîté le pas de l'école marxiste dans la mesure où elle considérait l'événement comme l'écume de l'histoire et où elle s'est longtemps désintéressée des grands hommes.

Pour moi, l'histoire avec des « si » a une forte puissance négative : si ceic ne s'était pas produit, le cours de l'histoire en eût été changé ; mais la suite reste imprévisible : le « si » nous fait rentrer dans le domaine de la complexité.

\*  
\* \*

**Emmanuel Le Roy Ladurie :** Il y a les météorites avec les dinosaures. Les mammifères n'auraient pas triomphé et il y aurait peut-être aujourd'hui ici une académie d'iguanodons.

\*  
\* \*

**Jacques de Larosière :** L'uchronie, à mon sens, est non seulement un devoir pour l'historien, mais c'est aussi un devoir pour l'homme politique. Prenons un exemple d'actualité. On nous annonce de façon récurrente dans les médias que les éléments constitutifs d'une crise financière s'accumulent aujourd'hui dans notre pays. On connaît le poids de l'endettement, le poids des déficits, l'incidence du vieillissement de la population etc. Dans ce cadre, le champ des possibles est assez limité en raison des forces d'inertie en jeu, qui font évoluer la dette et les déficits de façon passablement prédictible. Le rôle des hommes politiques n'est-il pas alors de pratiquer l'uchronie pour envisager la moins mauvaise possibilité et prendre les décisions en conséquence ?

\*  
\* \*

**Alain Plantey :** La langue française simplifie trop. Le mot « si » a plusieurs sens. Il y a le « si » espoir dans « si Dieu le veut ». Il y a le « si » conditionnel. Il y a le « si » hypothétique. Il y a le « si » provocant. Il y a le « si » de regret. Il y a donc plusieurs « si » qui sont psychologiquement et historiquement différents.

\*  
\* \*

### Réponses :

**A Pierre Messmer :** Je crois que Rommel avait demandé des ressources pour sauver son armée squelettique, mais que Hitler avait refusé de les lui donner. Vous avez fait allusion à l'opinion au Moyen-Orient. C'est un fait que l'opinion arabe nationaliste avait deux ennemis : les Anglais et les Juifs installés en Israël. Comme Hitler avait les mêmes ennemis, elle s'est naturellement alliée à Hitler. Il s'est même trouvé des Français, par exemple Benoît Méchain, grand écrivain, mais politiquement fou, pour adopter la même attitude.

Vous avez fait allusion à ce qui serait arrivé si Pétain était parti pour Alger. On dispose d'un document qui figure dans les mémoires du Général de Gaulle. Le Général interroge les grands Gaullistes, au moment où Flandin est ministre des Affaires étrangères de Vichy, sur ce qu'il conviendrait de faire si Pétain allait à Alger. On voit bien, dans la série des réponses, la dualité Giraud-de Gaulle se dessiner.

**A Jean Baechler :** Je ne crois pas qu'il y ait un troisième genre. La décision d'Auguste, la non-unification étatique de l'Allemagne et la guerre de Sécession représentent le type même de l'interrogation uchronique. Quand Max Weber se moque de Meyer, il utilise le fameux argument de la bataille de Marathon. Si les Grecs avaient perdu à Marathon, que se serait-il produit ? La civilisation grecque aurait été balayée – sans que les Grecs ne disparaissent ; la Grèce aurait été soumise à un modèle théocratique de type persan et l'aventure intellectuelle de la Grèce, en matière scientifique comme en matière de liberté, aurait été interrompue. Ce type d'interrogation correspond exactement à ce que doit être l'uchronie et je ne pense pas que l'on puisse parler d'un troisième genre.

**A Henri Amouroux :** Je ne suis pas complètement convaincu que la déclaration de guerre de Mussolini ait été décisive. A partir de 1942, il me semble que l'Allemagne était nécessairement perdue. Face à l'Angleterre, aux Etats-Unis et à l'Union soviétique, elle se trouvait dans une infériorité démographique et également dans une infériorité dans la capacité de production d'armes qui ne pouvait mener – à plus ou moins brève échéance, avec différentes péripéties possibles – qu'à sa défaite.

Il y a un phénomène très intéressant d'histoire uchronique à propos de la deuxième guerre mondiale. Il s'agit de la disproportion entre le coût humain effectif de la guerre et le fait qu'une intervention ciblée et peu coûteuse aurait permis d'éviter tout cela.

**A Alain Besançon :** Je vous répondrai sur le problème du hasard qu'il existe des séries de phénomènes indépendantes les unes des autres dont la rencontre produit des phénomènes surprenants, mais pas mystérieux dans leur causalité. Par exemple, selon le fameux exemple de Cournot, vous sortez dans la rue ; une tuile tombe d'un toit et vous tue. La série qui vous a fait sortir dans la rue est parfaitement causale. L'usure du toit est une série également parfaitement causale. Mais la rencontre des deux séries produit un événement qui peut être historique si vous êtes un homme important. On voit bien que le hasard n'abolit pas du tout la causalité.

Bien que j'ai plaidé pour l'uchronie, il ne faudrait pas croire que les préoccupations structurelles et d'ordre sociologique ne comptent pas. Elles comptent évidemment, mais elles peuvent être, elles aussi, affectées de coefficients de probabilité.

A mes yeux, le plus grand historien politique, c'est Thucydide plus qu'Augustin. Ce dernier tente de réconcilier le jugement historique et le jugement religieux et il est, à ce titre, le plus grand qui pose le problème religieux. C'est évidemment un souci que ne connaît pas Thucydide, ce qui le place uniquement dans l'ordre de l'histoire et de la politique.

**A Raymond Boudon :** Vous distinguez deux types de démarches : la comparaison avec le réel et la comparaison des possibles réalisés. Pour ce qui est de la première, je remarque que l'axiométrie s'est beaucoup développée à partir d'analyses statistiques et l'on montre que tel ou tel événement se produit quand certaines conditions sont réunies. De même, on fera un jour de l'histoire génétique. Il est évident que l'aventure humaine est commandée par les hasards génétiques et nous ne savons pas du tout comment elle évoluera.

Quand vous dites que la question essentielle est celle de la comparaison, qui fait la profonde unité des sciences sociales et de l'histoire, je me range totalement à votre avis. La comparaison est en effet le seul principe valide de jugement. Si nous pouvons comparer des réalités, comparons des réalités et, si nous ne le pouvons pas, comparons la réalité à des virtualités.

**A Bertrand Saint-Sernin :** Si je n'ai pas parlé de Thucydide, dont Raymond Aron disait qu'il était le seul grand historien qui fût, c'est par faute de temps, de ce temps qui m'aurait permis de relire avec attention *La Guerre du Péloponnèse*. En tous cas, vous avez parfaitement raison de dire qu'il est l'historien du possible. Cela tient au fait qu'il analyse parfaitement les décisions politiques et qu'il voit clairement les contraintes et les passions

**A Michel Crozier :** Vous notez, à juste titre, que nous nous attachons seulement à des exemples militaires. Je remarquerai toutefois que le raisonnement uchronique peut être étendu à un autre domaine, celui du progrès technique. Avant guerre, le chef d'escadron Lefebvre-Desnouettes avait publié un excellent livre, que Jérôme Carcopino admirait beaucoup et dans lequel il démontrait que l'esclavage avait disparu à cause de l'invention de l'attelage. Dans la perspective uchronique, si l'on refait l'histoire en avançant ou en retardant l'invention de l'attelage de plusieurs siècles, on change fondamentalement l'histoire européenne.

**A Jacques Dupâquier :** Tout le monde connaît la fameuse formule de Sieyès « Je cherche un sabre ». Dans les années de confusion du Directoire, la France était en guerre et la force était du côté des militaires. Il est donc très vraisemblable qu'un militaire aurait pris le pouvoir. Si la Corse n'avait pas été française, ç'aurait été quelqu'un d'autre que Napoléon. La singularité que représente Napoléon aurait pu ne pas avoir lieu, mais le modèle de prise du pouvoir par un militaire se serait produit nécessairement.

**A Emmanuel Le Roy Ladurie :** Invoquer l'histoire de la nature me paraît tout à fait pertinent dans la mesure où l'histoire humaine est dominée par de grandes aventures tenant à l'histoire de l'univers et à l'histoire biologique. Nous sommes d'ailleurs là aussi dans une chronique, car rien ne ressemble autant aux histoires virtuelles que les mutations génétiques.

**A Jacques de Larosière :** Vous avez évoqué d'une part la série économique, cumulative et parfaitement compréhensible par les économistes ; d'autre part, la série politique, caractérisée en démocratie par l'échéance électorale. On ne peut pas demander aux hommes politiques d'avoir d'autre uchronie que celle qui consiste à envisager les résultats possibles des élections et donc à prendre les décisions qui leur permettront d'être élus ou réélus. De là on peut conclure qu'il n'est pas possible de demander aux hommes politiques des sociétés démocratiques de raisonner sur l'endettement ou les déficits en fonction des résultats électoraux. C'est donc au philosophe politique qu'il revient de réfléchir aux modifications qu'il faudrait apporter au fonctionnement de la démocratie pour que, d'une certaine façon, la vérité économique puisse servir de contrepoids ou de modérateur à la pure compétition électorale. Mais cela exige que, dans l'enseignement politique, on dise la vérité. On dit aux enfants que la démocratie est le gouvernement du peuple par le peuple. C'est faux. La démocratie, c'est le gouvernement du peuple par les élus, après une bataille électorale. Si on disait aux enfants la vérité, on leur demanderait comment améliorer la bataille électorale pour que le peuple soit mieux gouverné.

**A Alain Plantey :** J'adhère tout à fait à votre analyse des différentes nuances du mot « si ».

\*  
\* \*